

CLYSTERE

E-revue mensuelle illustrée

Histoire des objets et instruments médicaux

Histoire de la santé

SOMMAIRE

Lettre à la rédaction : **Acologie : la réponse du Comité Clair-Dire (R Gay)**

L'image du mois : **Lakritzine (B. Petitdant)**

Histoire des instruments :

- **Le sphygmographe de Marey (JP Martin)**
- **Une trousse d'examen ORL Diaskop (P Lépine)**
- **Un otoscope a éclairage électrique (P. Lépine)**

SOS décryptage :

- **Une poire inhabituelle (A Le Mescam)**

Actualités / Courrier des lecteurs / Rubrique à broc / Nouveautés en librairie

Conception –réalisation : © Dr Jean-Pierre Martin – Centre hospitalier Jean Leclaire – 24200 Sarlat-la-Canéda, France.

Abonnement gratuit sur : www.clystere.com

LETTRE A LA REDACTION

Le mois dernier, le Dr Guy Gaboriau (Conservatoire du patrimoine médical de Rennes) proposait le terme « Acologie » emprunté à Jimmy Druhlon pour définir la collection des objets médicaux anciens. Le Dr Jean-Bernard Cazalaà (Société Française de l'Histoire de l'Anesthésie Réanimation) a soumis le terme au Comité Clair-Dire, qui a communiqué le fruit de ses réflexions par le biais du Professeur Roger Gay :

Lors de la dernière séance du comité "Clair-Dire" le terme **acologie** ou **akologie** a été étudié. Il vient de **akos**: remède et de **logie**: science. C'est un terme désuet qui apparaît dans la thèse de CFA Villars en 1803 et qui sera repris par Antoine de Rivarol en 1827. D'ailleurs, c'est le même mot que nous connaissons bien dans le mot **pharmacologie**. Il signifie science des remèdes ou matière médicale. En aucun cas il ne peut être employé avec le sens de collecter ou de collectionner des instruments médicaux. Dans cette acception, le néologisme choisi devrait plutôt se terminer par **philie**.

Voilà ce que nous pouvons dire à propos de ce mot.

En toute amitié.

Pr Roger Gay

Le comité « Clair-Dire » :

Le comité "Clair-Dire" s'occupe de la veille terminologique du vocabulaire médical et s'efforce de trouver des équivalents français aux nombreux anglicismes qui envahissent les textes médicaux. "Clair-Dire" est le surnom qui avait été donné au "Comité d'Etude des Termes Médicaux Français" (CETMF) par Maurice Cara qui l'a présidé jusqu'à son décès en 2010. C'est lui qui avait mis en place le SAMU de Paris. Nous avons publié en 2010 à la Maison du Dictionnaire "Pour un langage médical vivant et correct" qui résume les travaux du comité depuis sa création en 1965.



Pour un langage médical vivant et correct, 2010, 300 p.

Cet ouvrage est un condensé de l'activité du Comité d'étude des termes médicaux français (CETMF). Il a réuni des médecins, chirurgiens, pharmaciens, biologistes, traducteurs, tous intéressés par l'évolution du langage médical. Dans cet esprit, dès qu'un mot apparaît, création d'un scientifique ou terme importé, la veille terminologique doit intervenir. En effet, le terme nouvellement apparu, d'abord peu connu, est repris par tous les moyens de diffusion de l'information. Si l'on n'intervient pas à temps, il est de plus en plus utilisé, s'installe dans le langage et finit par faire son apparition dans les dictionnaires en fonction de ses nombreuses occurrences. Ce dictionnaire contient plus de 1000 termes médicaux : néologismes et termes dont le sens a évolué depuis 50 ans, chacun est étudié avant d'être accepté avec une définition précise, ou bien déconseillé, voire rejeté. Les anglicismes sont traduits en Français. Des commentaires ou des notices expliquent les choix retenus.

(Texte de présentation emprunté à l'éditeur :

La maison du dictionnaire : <http://www.dicoland.com>)



L'IMAGE DU MOIS

LAKRITZINE

Bernard Petitdant

E-mail : bpetitdant@sincal-cto.fr



Une très belle boîte en fer blanc lithographiée de bonbons Lakritzine. Ces bonbons sont toujours en vente en Alsace. Cette boîte a environ un siècle, d'où le texte en allemand, puisque l'Alsace était annexée entre 1870 et 1918. Comme la plupart des préparations « pharmaceutiques » de cette époque, ces bonbons avaient des indications larges, du rhume à la tuberculose.



HISTOIRE DES INSTRUMENTS

Le Sphygmographe de Marey

Jean-Pierre Martin

contact@clystere.com

Le sphygmographe de Marey est un instrument mythique, qui, en 1859, va révolutionner la mesure de l'amplitude et de la fréquence du pouls par sa simplicité, et va conférer une renommée mondiale à son concepteur, Etienne-Jules Marey¹. Dès l'Antiquité, l'étude du pouls au doigt, devint une véritable science, permettant de poser des diagnostics. La variété des sensations pulsatiles perçues par nos prédécesseurs laisse d'ailleurs rêveur. Probablement parce qu'il était vain d'essayer de décrire sans ambiguïté toutes ces variations, l'étude du pouls tomba en désuétude. Seule resta l'étude de sa fréquence (normale, lente, rapide) et de son rythme (régulier ou irrégulier), ce qui ne découragea pas certains physiologistes, qui persévérèrent à enregistrer les différentes formes de la pulsation artérielle.

Etienne-Jules Marey².

Une fois n'est pas coutume, nous allons nous intéresser en premier lieu à l'homme plutôt qu'à l'instrument. Ce bourguignon né à Beaune en 1830 exprime très tôt sa vocation d'ingénieur mécanicien en fabriquant des jouets anthropomorphiques animés. Son père le poussa vers la médecine, mais au contact des malades il préféra l'ambiance des laboratoires. Il se fit connaître par ses travaux sur l'élasticité des vaisseaux et la circulation sanguine. Sa thèse de doctorat, soutenue en 1859, porta tout naturellement sur les maladies du cœur, des poumons et de la circulation sanguine. N'oubliant pas ses dispositions naturelles à fabriquer des instruments à la mécanique délicate, il réalise pendant ses recherches divers instruments destinés à l'étude de la physiologie humaine, qui vont le conduire à développer la méthode graphique. Sa réputation ne fera que croître, et il sera nommé professeur suppléant au collège de France en 1867, professeur titulaire de la chaire d'histoire naturelle des corps organisés en 1869. Elu à l'académie de médecine en 1872, puis en 1878 à l'académie des sciences, il développe divers appareils de photographie et crée la station physiologique d'Auteuil au Parc des Princes. Il présida la société de navigation aérienne en 1884, et la société française de photographie à partir de 1894. De 1888 à 1899 il va développer la chronophotographie sur pellicule souple et s'intéresser à l'analyse du mouvement par chronophotographie. Il sera élu président de l'académie des sciences en 1895 et de l'académie de médecine en 1900. L'institut Marey, créé à Auteuil en 1902 hébergea l'association internationale de contrôle des instruments de mesure, que présida Marey de jusqu'à sa mort à Paris le 15 mai 1904.

¹ Teston B. : L'œuvre d'Etienne-Jules Marey et sa contribution à l'émergence de la phonétique dans les sciences du langage. Travaux interdisciplinaires du laboratoire Parole et Langage, vol 23, 237-266.

² Ibid.



Marey fut tout autant médecin, physiologiste, qu'ingénieur et artiste. Ses activités médicales furent centrées sur son obsession à transcrire graphiquement les moindres phénomènes physiologiques de l'organisme. C'est ainsi que son intérêt pour la circulation sanguine va le conduire à améliorer le sphygmographe de Vierordt, un chercheur allemand qui fut le premier à mesurer l'amplitude et la fréquence de l'onde de pouls en améliorant lui-même un instrument antérieur, le kymographion.

Le kymographion.

Inventé par Ludwig en Allemagne, le kymographion était constitué d'un manomètre à colonne de mercure, dont les oscillations étaient enregistrées sur un cylindre tournant par un stylet. Il permit d'enregistrer les variations de la tension artérielle et du pouls. Cet appareil fut vite remplacé par le sphygmographe de Vierordt³.

Le sphygmographe de Vierordt.

En 1851, Vierordt se proposa d'enregistrer chez l'homme vivant les pulsations artérielles et construisit un appareil qu'il dénomma sphygmographe⁴. Cet appareil était constitué de deux leviers de longueur inégale appendus sous un support en forme de double potence. Les leviers dotés de plusieurs articulations était reliés à un stylet inscripteur qui inscrivait le tracé obtenu sur un cylindre enregistreur. Un ensemble de contrepoids destinés à stabiliser le tracé rendait l'instrument assez lourd.

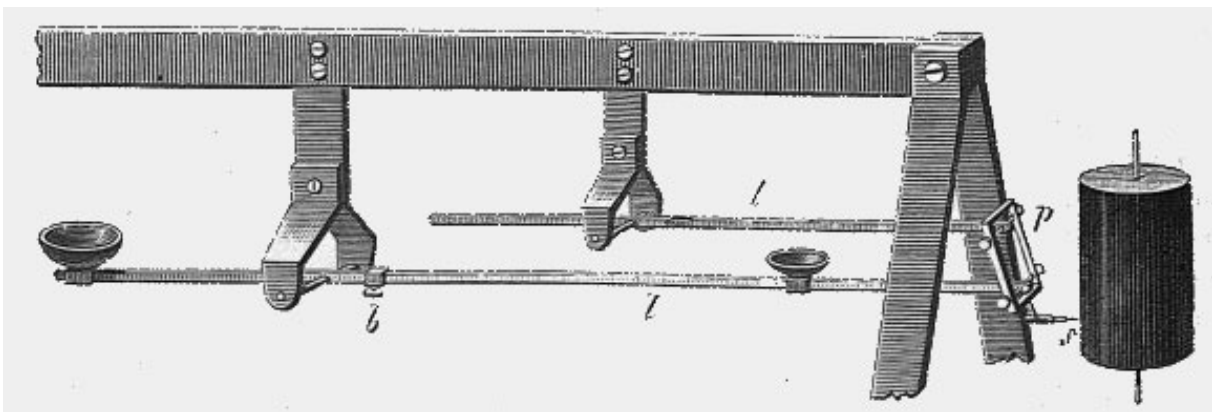


Figure 1 : Sphygmographe de Vierordt⁵.

L'avant-bras était inséré sous l'appareil de sorte qu'une petite plaque située au centre du mouvement vienne en appui sur l'artère radiale, accessible au poignet. La pulsation de celle-ci soulevait le levier inférieur et mobilisait le stylet inscripteur. L'inconvénient de ce sphygmographe, était, selon Marey, d'imposer à l'artère un poids trop considérable à soulever, que le pouls ne pouvait déplacer instantanément. L'impulsion brusque du pouls n'entraînait qu'un mouvement lent du levier analogue à celui d'une balance trop chargée dont l'un des bras subi-

³ Marey J.E. : Collège de France, Histoire naturelle des corps organisés, cours de M. Marey : Des appareils enregistreurs en biologie. Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger, 1867, IV, 601-606.

⁴ Ibid.

⁵ Carlet G. : Sphygmographe. In dictionnaire encyclopédique des sciences médicales. Sous la direction de Dechambre, Paris, Masson, Asselin, 1883, série 3, tome 11, 206-211.



rait une poussée légère. Le tracé obtenu montrait des oscillations isochrones, les parties ascendantes et descendantes de la courbe étant identiques, ne rendant pas compte de la différence perçue lors de l'auscultation digitale de l'artère, avec une onde de pouls brutale, puis lente. Le sphymographe de Vierordt, était mal conçu, la masse des leviers à mouvoir amortissant par son inertie le mouvement qu'ils étaient censés transmettre au stylet inscripteur.

Le sphymographe de Marey.



Figure 2 : Coffret du sphymographe de Marey (Fabricant probable, Bréguet).
© Clystere.com



Figure 3 : Le sphymographe de Marey dans son coffret. © Clystere.com

Seul élément emprunté à l'appareil de Vierordt, un levier servait à transmettre et amplifier la pulsation enregistrée au niveau de l'artère radiale. Beaucoup plus maniable, car plus léger et peu encombrant, donc portable, le sphymographe de Marey connu un beau succès, puisqu'au début du XX^e siècle, on le trouve encore présent dans les catalogues des fabricants de matériels médicaux.

L'appareil de Marey enregistre la pulsation grâce à une petite pièce en ivoire qui appuie sur l'artère radiale, la pression nécessaire et suffisante à cet enregistrement étant assurée par un long ressort d'acier. La force d'appui de la

pièce d'ivoire sur l'artère est réglable au moyen d'un bouton qui se visse ou se dévisse à volonté. Les mouvements artériels perçus par la plaque d'ivoire sont transmis à un long levier par une tige métallique qui le rejoint assez près de centre de mouvement, afin que l'extrémité libre du levier se déplace avec une amplitude suffisante. A l'extrémité du levier constitué sur

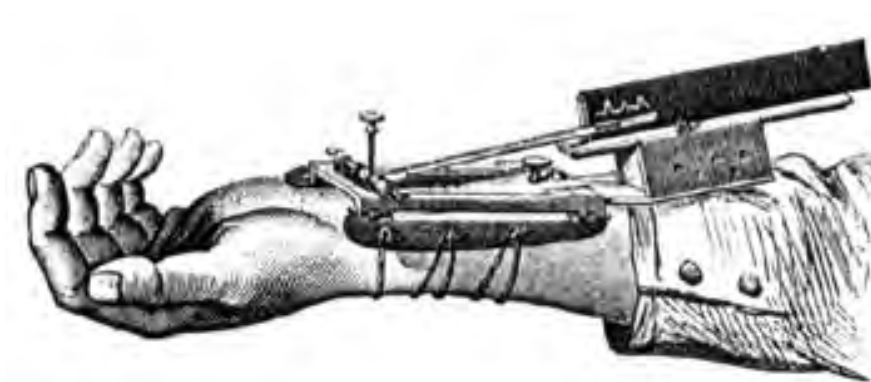


Figure 4 : Le sphygmographe de Marey en position sur l'avant-bras. (Domaine public)

sa plus grande longueur d'une fine tige de bambou, est adapté un stylet à encre, qui vient écrire sur une bandelette de papier fixé sur une platine métallique ou de verre qui défile sur une dizaine de centimètres, à une vitesse régulière et connue, dans un temps connu (15 sec), grâce à un mécanisme d'horlogerie. Il suffisait de multiplier par 4 le nombre d'ondes de pouls enregistrées pour avoir la fréquence par minute. L'ensemble du système est monté sur un support qui s'adapte sur l'avant-bras et se fixe à lui par une longue bande de tissu satiné.

sa plus grande longueur d'une fine tige de bambou, est adapté un stylet à encre, qui vient écrire sur une bandelette de papier fixé sur une platine métallique ou de verre qui défile sur une dizaine de centimètres, à une vitesse régulière et connue, dans un temps



Figure 5 : Le sphygmographe sorti du coffret avec les divers éléments : en haut, l'ensemble avec le levier et le bloc porte-platine incluant le mécanisme d'horlogerie, au centre, la platine porte papier, en bas, les bandelettes de papier.

© Clystere.com

Le sphygmographe de Marey mesure 18 cm pour un poids de 240 g. Le nom de sphygmographe a été conservé, pour rappeler que l'idée de la mesure par les mouvements du levier était due à Vierordt⁶.

⁶ Marey E.J. : Recherches sur le pouls au moyen d'un nouvel appareil enregistreur, le sphygmographe. Paris, Thunot, 1860.



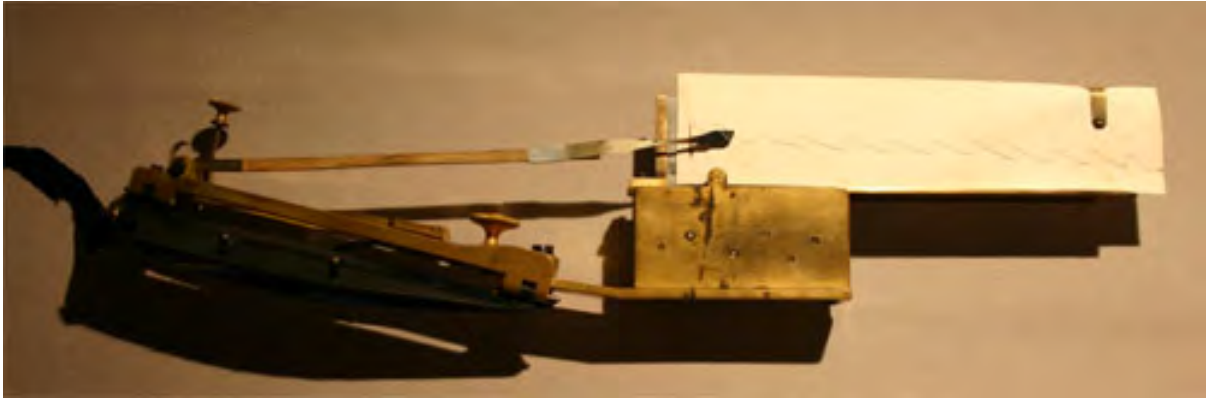


Figure 6 : Le sphygmographe en ordre de marche, platine porte papier fixée sur le bloc horlogerie. © Clystere.com

L'appareil fut construit par la société Breguet, puis par d'autres comme Verdin, Boulitte, etc.



Les photographies qui illustrent cet article sont celle d'un exemplaire complet, avec son coffret marqué sur le couvercle « sphygmographe de Marey » datant des années 1860-70.

Figure 7 : La plaque d'ivoire servant à capter les oscillations du pouls au niveau de l'artère radiale. © Clystere.com

Le sphygmographe est en parfait état de marche, avec le levier en bambou, plusieurs stylets de rechange, une dizaine de bandelettes de papiers d'enregistrement, dont deux ont été utilisées, et la bande de tissu satiné destinée à fixer l'appareil sur l'avant-bras.

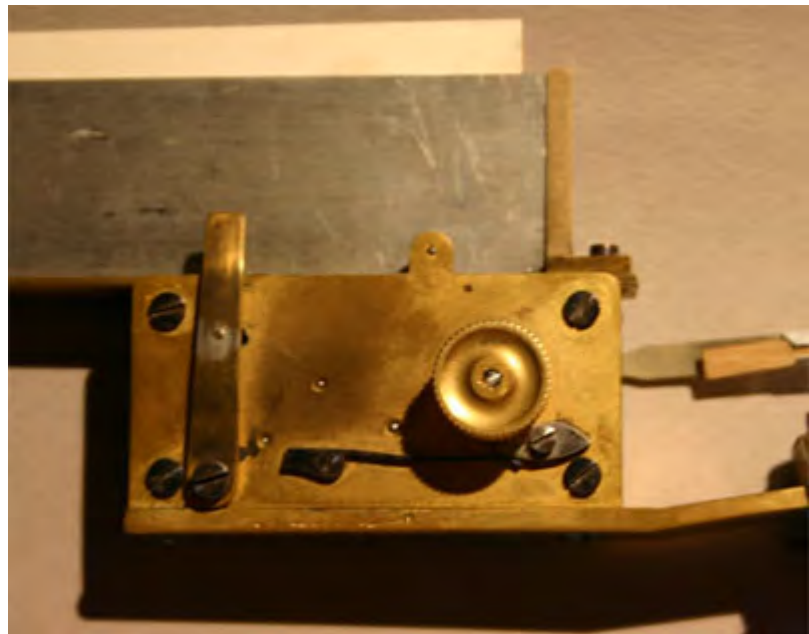


Figure 8 : Détail du mécanisme d'horlogerie faisant avancer le papier à vitesse constante. © Clystere.com

Contrairement au sphymographe de Vierordt, celui de Marey mettaient en évidence des variations dans la forme de l'onde du pouls, qu'il décomposait en trois phases liées aux mouvements du levier : ascension, sommet, descente. L'interprétation des courbes a donné lieu à des discours interminables que nous ne rapporterons pas ici.

Toute référence à cet article doit préciser :

Martin JP : Le sphymographe de Marey. Clystère (www.clystere.com), n° 15, décembre 2012.

Pour en savoir plus sur l'œuvre de Marey, nous conseillons vivement la consultation du dossier complet que lui consacre la BIU Santé Paris :
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/marey.htm>



HISTOIRE DES INSTRUMENTS

Une trousse d'examen ORL Diaskop

Philippe Lépine

Musée d'histoire de la médecine de Lyon

E-mail : ph.lepine@wanadoo.fr

Il s'agit d'un petit coffret de 15x12x4 cm contenant un dispositif d'éclairage électrique pour otoscopie et laryngologie. Le fabricant semble avoir utilisé une lampe de poche d'usage général sur laquelle il a adapté différents accessoires. L'ampoule d'un modèle spécial, très longue est raccordée à la douille porte-ampoule par un câble de rallonge avec des embouts à filetage d'ampoule E 10.

Sur cette ampoule se glissent, au choix, 2 tubes :

- A l'un s'adaptent des spéculums d'oreille.
- A l'autre des miroirs laryngiens.

Cet appareil est très différent de ceux qui étaient couramment en vente dans les années 1960.



Figure 1 : le coffret du Diaskop. © Philippe Lépine.



Figure 2 : La pile carrée de 4,5 V et son support en cuir (pour accrochage à la ceinture ?). © Philippe Lépine.



Figure 3 : Pile et lampe tube. © Philippe Lépine.





Figure 4 : Miroirs laryngiens et leur support, dans lequel s'insère la lampe tube. © Philippe Lépine.



Figure 5 : speculums auriculaires et leur support, dans lequel s'insère la lampe tube. © Philippe Lépine.



Figure 6 : speculum auriculaire, support et lampe insérée dans le support. © Philippe Lépine.

Toute référence à cet article doit préciser :

Lépine P. : Une trousse d'examen ORL Diaskop. Clystère (www.clystere.com), n° 15, Décembre 2012.



HISTOIRE DES INSTRUMENTS

Un otoscope à éclairage électrique

Philippe Lépine

Musée d'histoire de la médecine de Lyon

E-mail : ph.lepine@wanadoo.fr

Dans les années 1930-1950 les vendeurs d'instruments médicaux proposaient des otoscopes sur manche à éclairage électrique.

L'appareil que nous allons décrire était fabriqué, d'abord par Barbier (rue Hautefeuille à Paris) puis après la vente de cette maison, par les acquéreurs Colson et Heubès. L'otoscope proprement dit a été monté sur divers manches.

Celui qui est au Musée d'Histoire de la Médecine de Lyon est monté sur une poignée en bois et doit être alimenté par une source d'électricité extérieure.



Figure 1 : Ootoscope électrique à manche bois. © Philippe Lépine.



Figure 2 : Le même otoscope, la loupe a été retirée. © Philippe Lépine.

L'éclairage est assuré par une petite ampoule-loupe avec culot à vis.



Figure 3 : Les accessoires de l'otoscope : loupe ; loupe mobile. Noter l'ampoule culot de recharge en bas à gauche. © Philippe Lépine.

L'otoscope était le plus couramment monté sur un manche à piles. La description qui en était faite dans un catalogue Lépine des années 1950 est la suivante : « *Otoscope électrique sur manche cylindrique contenant une pile, avec loupe, prise d'air, loupe mobile permettant la paracentèse du tympan, avec trois spéculums pour oreille* » .

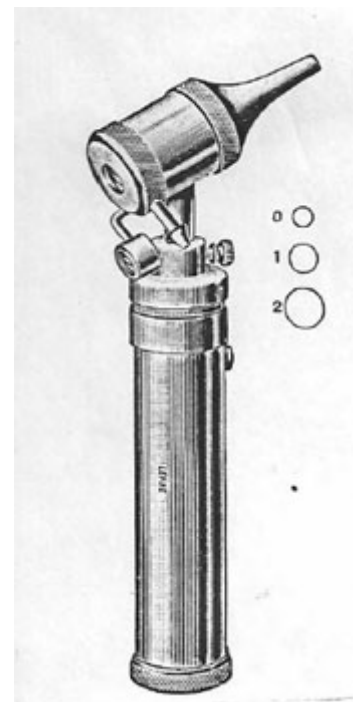


Figure 4 : Le même otoscope monté sur manche cylindrique contenant les piles. © Philippe Lépine.



Vers 1960 sont apparues les premières lampes de poche à accus rechargeables sur le secteur. La maison Lépine fit un adaptateur pour monter l'otoscope sur une telle lampe.

Figure 5 : Otoscope à accus rechargeables sur secteur. Commentaires du catalogue Lépine : « Ce nouvel éclairer otoscope utilise la même tête que l'ancien modèle classique, mais cette tête est montée sur un manche entièrement nouveau. Les manches d'otoscopes habituels sont des manches contenant des piles d'assez faible capacité dont la tension baisse assez vite et il est fréquent de trouver une pile déchargée. Notre nouveau manche comprend une batterie d'accumulateurs hermétique Volta-Bloc au cadmium nickel et son système de recharge. La recharge peut se faire indéfiniment sur une prise de courant ordinaire à 110 ou 220 Volts. La batterie peut être chargée et déchargée sans aucun contrôle, ni aucun entretien. La tension est bien plus constante que celle d'une pile, ce qui garantit un éclairage toujours parfait ». © Philippe Lépine.

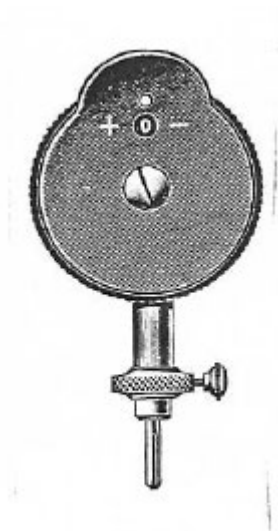
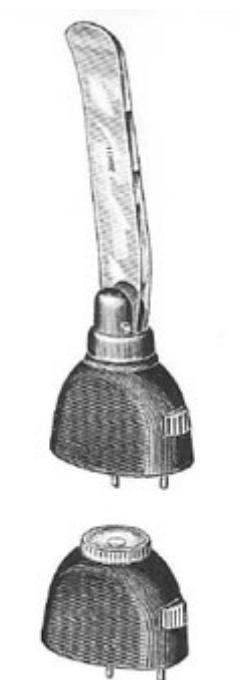


Figure 6 : Ophtalmoscope à cadran se montant sur le manche des otoscopes.
© Philippe Lépine.



Figure 7 : Spéculum nasal de Vacher adaptable sur la tête de l'otoscope. © Philippe Lépine.



Mais la source de lumière très maniable que représentait l'otoscope ont conduit les fabricants à utiliser le manche pour y adapter d'autres instruments de diagnostic comme l'ophtalmoscope. On a aussi utilisé la tête de l'otoscope pour adapter un spéculum nasal de Vacher. Et, sans utiliser l'otoscope le manche à accus « Voltabloc » était proposé avec une tête porte abaisse-langue éclairant.

Figure 8 : « Indépendamment de la tête sur laquelle s'adapte l'otoscope et les autres instruments de diagnostic (ophtalmoscope, abaisse-langue métallique, spéculum nasal, etc.), il existe deux autres têtes adaptables au corps du manche : une tête abaisse-langue dans laquelle les languettes en matière plastique sont amovibles et peuvent être fournies en quantité variable. Une tête lampe de poche avec ampoule à lentille, verres rouge et vert, et ampoule de rechange ». Catalogue Lépine. © Philippe Lépine.

Toute référence à cet article doit préciser :

Lépine P. : Un otoscope à éclairage électrique. Clystère (www.clystere.com), n° 15, décembre 2012.



SOS DECRYPTAGE

UNE CURIEUSE POIRE

Annic'k Le Mescam

Conservatoire du patrimoine hospitalier de Rennes

E-mail : a.lemescam@wanadoo.fr

Dans un lot d'objets donnés au Conservatoire du patrimoine hospitalier de Rennes, il en est un dont la détermination n'a pu être faite. Il s'agit d'une poire sur laquelle viennent se monter différentes pièces de bakélite, dont l'une est un robinet. Poire vaginale ? Poire ORL pour insufflations nasales de poudre ? La boîte ne comporte aucune indication.



Toute information sera donc la bienvenue.

ACTUALITES



A découvrir et savourer sans retenu, seul ou avec ses en-

fants et petits-enfants, le site de l'association ASEISTE (<http://www.aseiste.org>), l'Association de Sauvegarde et d'Étude des Instruments Scientifiques et Techniques de l'Enseignement, dont l'objectif est de préserver les instruments utilisés autrefois dans nos collèges et lycées pour enseigner les sciences à nos enfants.

Le site de cette association est d'une richesse incroyable : vous trouverez notamment à l'onglet "INVENTAIRES" plus de 4000 fiches typologiques d'une quarantaine d'établissements avec photographies et gravures que l'on peut agrandir jusqu'aux détails en cliquant et reclinant dessus. Le moteur de recherche se fait par établissement, nom du constructeur, tout ou partie du nom de l'instrument et enfin la discipline. Vous y trouverez quelques instruments liés à la médecine comme l'uréomètre de Régnard, l'appareil volta-faradique de Trouvé, l'appareil magnétofaradique de Clarke, l'appareil électromédical voltafaradique de Gaiffe, ou l'écorché Auzoux du Lycée Bertran de Born de Périgueux...



L'écorché Auzoux du Lycée Bertran de Born, à Périgueux.
© Francis Gires.

A l'onglet "PUBLICATIONS" vous trouverez, entre autres, en fichiers pdf téléchargeables gratuitement, les trois ouvrages dirigés par Francis Gires, le dynamique Président de l'ASEISTE : "**Physique côté cours**", "**Physique Impériale: cabinet de physique du lycée de Périgueux**", "**L'Empire de la physique : cabinet de physique du lycée Guez de Balzac d'Angoulême**".

A l'onglet "VIDEOS" près de 140 films de répliques d'expériences réalisées avec ces instruments d'époque dont une partie dans le cadre de projets pédagogiques. Ces vidéos sont un vrai moment de plaisir à partager avec nos enfants. A venir, la parution d'un 4^e ouvrage sur les « Cabinets d'histoire naturelle », préfacé par Jules Hoffmann, prix Nobel de médecine et physiologie.

Quant à l'écorché Auzoux du Lycée Bertran de Born à Périgueux, nous lui rendrons visite, grâce à l'invitation du Président de l'ASEISTE, visite dont nous rendrons compte dans un futur numéro de Clystère. Cet écorché est en cours de classement par les monuments historiques qui en assureront la restauration.



COURRIER DES LECTEURS



Suite au numéro spécial de Clystère sur les instruments de l'histoire de l'otoscopie (n° 14, novembre 2012), Philippe Lépine, du Musée d'histoire de la médecine de Lyon, nous a adressé une illustration du Liechleiter inventé en 1806 par Bozzini (ci-contre). Le Lichtleiter avait une bougie de cire comme source de lumière.



Philippe Bozzini (1775-1809) était un médecin allemand né à Mayence installé à Francfort.

Comme indiqué sur sa pierre tombale il a été le premier à imaginer un appareil pour examiner les cavités du corps à l'aide d'un système lumineux. On ne parlait pas encore d'un « endoscope » puisque le terme a été créé par Désormeaux (de Paris) en 1853.

Les réflexions de Philippe Lépine vont aussi à un problème plus général, qui découle de son ancienne activité professionnelle d'ingénieur, et qui méritera, peut-être, un prochain article.

Les illustrations des instruments sont toujours extraites de catalogues, essentiellement les catalogues de ceux qu'on appelle les « fabricants ». Or, il faut savoir que ces fabricants ne fabriquaient que très peu des instruments qu'ils vendaient. Ils avaient tous recours à des sous-traitants qui étaient souvent des artisans à domicile spécialisés dans la fabrication d'un type



d'instrument. Si nous prenons l'exemple des instruments d'otoscopie, le spéculum de Toynbee figure dans tous les catalogues mais aucun n'est sorti (sauf sans doute le prototype) des ateliers de Collin, Luer, Simal ou d'autres.



17. Spéculum dilatateur du D^r Mahu
(mod. Collin) (fig. 350).

Par contre le spéculum de Mahu (ci-contre) a peut-être bien été fabriqué chez Collin. Jamais aucun chirurgien n'a eu entre les mains le catalogue de Niédrée et, s'il a eu celui de Legris c'était un exemplaire sans aucun nom ni adresse.

En observant la page de garde du N° 14 de Clystère on voit un miroir de Clar à glace interchangeable avec casque porte-pile. L'avantage de la glace interchangeable l'avait fait adopter par tous les vendeurs d'instruments mais personne ne vous a jamais dit qu'il avait été imaginé et fabriqué par « Colson et Heubès » à Paris.

Dans le même ordre d'idée, la page 28 montre un écrin contenant un otoscope de Brunton, pour lequel vous précisez : « modèle Lépine ». Ce n'est pas exact, mes ancêtres ont seulement mis leur nom dans le couvercle de l'écrin mais n'ont jamais fait faire un modèle particulier.

De même, je ne crois pas me tromper en disant que pratiquement tous les spéculums vaginaux de Cusco pliants venaient de chez Legris.

RUBRIQUE A BROC

Le mois dernier, le Dr Philippe Dumoulin a interrogé les lecteurs de Clystère quant aux méthodes de préservation des instruments composés de divers matériaux (acier/ivoire) (fonte/bois). J'apporte ici des éléments de réponses issus de mon expérience personnelle.

Pour le bois : le meilleur rénovateur et préservateur est à mon avis, la cire d'abeille liquide, que l'on peut appliquer après un ponçage soigneux avec un papier émeri à grain très fin, pour les bois très sales, ou directement sur le bois en l'état. Je l'applique au pinceau (plus facile pour les coffrets en bois), je laisse sécher, puis je lustre avec un chiffon propre et doux. Le bois retrouve immédiatement un lustre et ses couleurs sont ravivées. Le résultat est remarquable sur les manches en ébène. Le « traitement » est répété une fois par an. Aucune préférence sur la marque. Pour les zones difficiles d'accès de certains coffrets d'électrothérapie, la cire d'abeille en bombe aérosol peut rendre des services appréciables.



Ci-dessous, un manche de clystère non traité à la cire d'abeille (partie gauche), traité (partie droite).



Pour les métaux rouillés, si les dégâts sont importants, il peut être nécessaire d'appliquer un dérouillant. Attention alors aux éventuelles inscriptions, notamment celles lithographiées sur les boîtes de médicaments en fer blanc. Le dérouillant va dissoudre la rouille et peut laisser ainsi un objet truffé



de petits trous que dissimulait la rouille. Pour l'acier ou la fonte, un excellent produit de rénovation et de préservation est la Zebraline°, qui redonne une patine superbe. Ce produit existe en deux versions, Zebraline ° « noir à l'ancienne » et Zebracier° « éclat argenté ». Attention, ce produit est extrêmement salissant ! Prévoir des gants, un support à jeter (carton) sur lequel



sera posé l'objet à traiter, des chiffons en pagaille, un sac poubelle pour y jeter les chiffons sales. La Zebraline° est vendue en tube, s'applique au doigt, chiffon, pinceaux etc., puis il faut enlever le surplus avec un chiffon, jusqu'à ce que l'objet, lorsqu'il est manipulé,

ne laisse pas de traces sur les doigts. Le résultat est stupéfiant et semble durer... indéfiniment. Je l'ai appliqué sur des parties métalliques en fonte, rouillées, après les avoir sommairement nettoyées avec une brosse métallique fine. Dix ans après, le métal a gardé son aspect propre, aucune tache de rouille n'a reparu. Attention, ces deux produits ne conviennent pas aux métaux autres que l'acier et la fonte.

Pour l'ivoire, nous avons déjà évoqué son entretien dans le n° 3 de Clystère.

Entretien par lavage avec de l'eau mélangée de savon en paillettes. Rinçage, séchage avec un chiffon doux.

Pour les éléments d'ivoire sculptés : appliquer un mélange de sciure de bois et de jus de citron. Après séchage, brosser doucement et essuyer avec une peau de chamois.

Certains préconisent l'alcool ou l'eau oxygénée (notamment pour nettoyer les touches de piano).

En cas de casse, l'ivoire se recolle très bien avec de la colle époxy.

Attention, toutes ces recettes nécessitent un test sur des pièces sans valeurs. A vos risques et périls donc.



NOUVEAUTES EN LIBRAIRIE



Jean-Pierre Martin : **Histoire des structures d'accueil pour personnes âgées**. Editions MF, collection Géront'au présent, 2012. Préface de Philippe Thomas. 53 p, ISBN : 978-2-918591-01-6.

De la grotte préhistorique aux EHPAD (Etablissement d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes), les vieillards des différentes époques furent accueillis dans toutes sortes de structures caritatives dans lesquelles ils trouvaient gîte, couverts, et parfois soins. Mais il serait erroné de croire que ces lieux d'hébergement étaient idylliques. Brassant parfois de grandes richesses issues des dons et des legs, ces structures furent le lieu d'âpres luttes intestines destinées à détourner l'argent au profit

de ceux qui les dirigeaient et qui, bien qu'ecclésiastiques, s'enrichissaient au lieu d'être charitables.

L'accroissement régulier de l'effectif des vieillards, qui atteint des sommets inégalés de nos jours, obligea à repenser les structures d'accueil tant d'un point de vue architectural, capacitaire, que gestionnaire. Les contraintes économiques croissantes depuis le premier choc pétrolier de 1974 rendent en effet difficile l'assouvissement des besoins engendrés par cette population à forte potentialité de dépendance, d'aides, les structures actuelles obsolètes (car datant pour les plus récentes de la fin des années 1970), étant totalement inadaptées à une prise en charge gériatrique moderne et humaniste.

Notre société, si elle veut s'occuper de ses vieux avec dignité, va devoir repenser ses choix, au moins en matière de structures d'hébergement.

Cette histoire des structures d'accueil pour personnes âgées aidera à mieux comprendre comment nous en sommes arrivés, en vingt siècles, aux EHPAD, et invite à réfléchir sur les structures qui les remplaceront, forcément, un jour.

Pour commander cet ouvrage, vous trouverez sur le site de Clystère (www.clystere.com) un bon de commande à télécharger, rubrique publications. Prix 10 euros.

PROCHAIN NUMERO : 1^{er} Janvier 2013

